

**LA PRESENTATION DES LUTTES FEMINISTES DANS C'EST LE SOLEILS QUI M'A BRULEE DE  
CALIXTHE BEYALA**

**ANTE, JAMES ETEKA PhD**

**Department of French and International Studies,  
Ignatius Ajuru University of Education,  
Rumuolumeni, Port Harcourt**

**Et**

**AMAUCHE, CHRISTIANA IBIAM**

**Department of French and International Studies,  
Ignatius Ajuru University of Education,  
Rumuolumeni, Port Harcourt**

**Résumé**

*Ce travail vise à exposer la condition des femmes africaines dans une société où les hommes sont placés à un niveau très respectueux par les femmes, comme elle se révèle dans les œuvres de Calixthe Beyala. Nous avons identifié à travers ce travail que les femmes doivent jouir certains droits qui sont essentiels dans leurs survies. Elles ne doivent pas être assujetties ni dominées par les hommes dans la société. Elles doivent participer dans des affaires sociales, politiques et économiques de leurs pays comme les hommes. Pour arriver à ce propos, elles doivent révolter contre le mépris des hommes, elles doivent rejeter la mère patriarcale pour enfin reconquérir leurs corps comme nous voyons chez les héroïnes de Beyala.*

*Mots-clés : présentation, luttes, féminisme.*

**Introduction**

**Arrière plan**

La femme est perçue comme un individu de sexe faible. Elle est donc définie par son anatomie, et non pas par son essence et son rapport social à l'homme. Pire encore, c'est le péché originel, la faute, la culpabilité, bref une créature du mal dont la mission est de faire chuter l'homme. La femme traditionnelle n'a pas de personnalité juridique dans la société africaine. Elle n'hérite pas, ne va pas à l'école, se contente de procréer et est totalement dépréciée dans la société africaine.

Ainsi, la femme est devenue pour certains hommes une chose à acquérir pour démontrer leur puissance et richesse en Afrique. La société africaine trouve dans la femme une valeur financière, par la pratique des dots exorbitantes. Le montant excessif de la dot, le dépouillement des veufs et des veuves, la polygamie de prestige et bien d'autres déviations de la coutume dévalorisent le mariage en Afrique.

En effet, la condition de la femme africaine, telle qu'elle a toujours été présentée par l'occident, est un leurre. La femme africaine est soumise, elle ne prend pas part aux décisions dans la société. On ne demande pas l'avis des femmes avant de prendre une décision en public. Nous continuons le discours en disant que la pression familiale ou sociale reste toujours une

forte raison pour le mariage forcé qui empêche toujours la situation des femmes dans la société.

Pendant, nul ne connaît mieux la femme et les conditions dans lesquelles elle vit que la femme, donc, nul ne peut mieux parler de la femme et de son existence que la femme. Aucun récit à propos de la femme ne peut ainsi égaler celui de la femme par la femme.

Les femmes écrivaines et les hommes féministes, pour lutter contre ces abus, ont créé des associations, mais parfois peu connues. Longtemps considérée dans certaines coutumes africaine comme inférieure à l'homme et devait se soumettre à lui, ou du moins comme une personne devait seulement s'occuper de son foyer, la femme africaine a fini par se mettre à l'écart de toutes les sphères de décision même dans la société moderne. Son rôle principal est non seulement de s'occuper du foyer, mais aussi ; d'assurer la pérennisation de la famille.

### **Motivation et intérêt de l'étude**

Notre motivation dans cet exposé réside dans le fait qu'en Afrique, les femmes en général sont traitées avec peu de respect parce que la tradition et le système patriarcal le permettent. Cela est sans doute l'origine du statut du deuxième sexe, du sexe faible, du citoyen de deuxième classe tout accordé à la femme.

### **Problématique de l'étude**

La condition de la femme africaine, ses difficultés vécues au quotidien, l'injustice dont elle pâtit constituent le motif focal de l'écriture romanesque de Calixte Beyala. Nous pouvons avancer que Beyala inscrit certes son écriture dans un engagement en faveur de la femme, mais ce faisant, c'est la liberté et le développement de l'Afrique qui constitue le projet global auquel elle s'attelle. La femme et l'Afrique ont un destin commun. Elles forment un seul corps: si l'une continue à subir des travers, l'autre en reçoit les retombées et vice-versa.

### **Objectifs de l'étude**

Pour cette raison, nos objectifs ici sont les suivants:

- Présenter des luttes féministes dans les écritures de Calixthe Beyala
- Décrire l'écriture féministe comme l'engagement littéraire de Beyala
- Evaluer la place des femmes dans la société africaines où existent beaucoup de pratiques traditionnelles mettant les femmes en arrière

### **Cadre théorique du travail**

Pour cette étude, le womanisme africain proposé par Chikwenye Okonjo Ogunyemi (1985,1996) et Mary E. Modupe Kolawole (1997) sert de cadre théorique. La théorie womaniste africaine est une théorie féministe conceptualisée spécifiquement pour analyser la condition de la femme africaine. Elle revendique la libération des Africaines de l'oppression patriarcale mais préconise en même temps l'entente, la compréhension, le compromis, la conciliation entre l'homme et la femme. Elle souligne également la complémentarité entre les deux sexes. Comme toute théorie féministe, le womanisme reconnaît l'importance de la solidarité féminine dans la lutte contre l'assujettissement de la femme.

### **Annnonce du plan méthodologique**

Pour atteindre ces objectifs, nous divisons ce travail en trois grandes parties hors de l'introduction et la conclusion. Dans la première partie, nous allons faire la revue de quelques

littératures sur le féminisme. La deuxième partie de cet exposé discutera notre sujet principal pour aborder dans la troisième partie la méthodologie adoptée pour l'étude.

### **La méthodologie du travail**

Le concept se rapporte aux méthodes de recherche permettant d'arriver à certains objectifs au sein d'une science. La méthodologie peut également être appliquée à l'art lorsqu'une observation rigoureuse est effectuée. La méthodologie est donc tout un ensemble de méthodes régissant une recherche scientifique ou dans une exposition doctrinale.

Nous exploitons dans cette étude, la méthode d'analyse textuelle et thématique du féminisme comme base de notre étude. Pour mieux réaliser notre but de l'étude, nous n'avons pas nous laisser enfermer dans un cadre théorique contraignant, néanmoins chaque fois que la richesse du texte l'exige, nous faisons appel à la méthode sociocritique. Cette méthode est une approche du fait littéraire qui s'attarde à l'univers social présent dans le texte. Elle propose une lecture socio historique du texte et s'intéresse à la façon dont les structures sociales s'incorporent dans les structures textuelles. Elle s'inspire tant et si bien de disciplines semblables, comme la sociologie de la littérature.

Comme support, nous faisons références aux autres romans africains (coloniaux et post indépendants), les textes critiques et théoriques, des revues académiques, sources d'internet, l'encyclopédie et les dictionnaires que nous jugeons utiles à l'étude. Ceux –ci servent comme source secondaire et outils par les quelles l'analyse sont fait.

Tous ces documents que nous avons consultés nous ont permis de recueillir bien d'informations et de littératures préexistantes. Notre analyse dans cette étude se fait à travers ces littératures dans le but de réaliser notre objectif du travail.

### **La nature du féminisme africain**

Le féminisme africain essaie de répondre aux questions relatives à la culture africaine et à son origine au Nigeria et en Afrique de l'Ouest. Naomi Nkealah (17), dans son article « West African Feminisms and their Challenges », étudie les différents féminismes africains. Elle commence par le féminisme qu'elle considère ne pas faire partie du féminisme africain parce qu'il s'adresse aux femmes ayant quitté le continent africain. Ensuite, elle se concentre sur le féminisme. Dans les sociétés traditionnelles africaines, les femmes occupaient des postes de pouvoir. Mais l'arrivée des colons a marqué un coup d'arrêt à leur émancipation sur le continent. Le féminisme africain se réinvente aujourd'hui et se détache du féminisme occidental. Il est important de noter que la lutte pour l'égalité et l'émancipation des femmes a commencé à l'ère précoloniale contrairement à la croyance évidente que le féminisme n'existe pas en Afrique.

Sur notre continent, il est fondamentalement important d'aborder ces idées, dans un environnement où le féminisme est toujours considéré comme non-africain ; où il est demandé aux femmes noires de s'identifier comme noires avant d'être identifiées comme telles par des « patriarches progressistes » qui considèrent le racisme comme une réalité plus importante que la lutte des sexes. Lors d'une émission de radio, la semaine dernière, plusieurs hommes ont appelé pour expliquer pourquoi le féminisme n'était pas important ni pertinent en Afrique.

Certains ont affirmé qu'il s'appuyait sur des « catégories occidentales », tandis que d'autres cherchaient à justifier l'idée que le mari avait des droits matrimoniaux sur le corps de son épouse, un argument en faveur du viol conjugal dissimulé dans la tradition. Il existe de

nombreuses façons bien connues de justifier cet argument, indépendamment de la race, de la classe et de la culture.

Ce qu'ils essayaient essentiellement de faire, c'est de dicter les frontières et l'applicabilité du féminisme sans devoir saisir convenablement l'expérience qui est au centre de la raison pour laquelle le féminisme existe.

De nombreuses féministes africaines ont présenté des arguments complexes qui réfutent cette mythologie. Elles montrent comment la culture évolue constamment et doit être soumise à la critique. Et surtout, elles révèlent comment ce genre de critiques patriarcales réduit l'Afrique à un grand pays, en ignorant les nombreuses spécificités locales au sein de ce vaste continent. L'une d'entre elles, en l'occurrence au Kenya, a été récemment mise en avant par Milisuthando Bongela.

L'idée que le féminisme n'a rien à offrir aux femmes africaines repose sur un clivage urbain/rural, qui non seulement dénigre l'intelligence des femmes en dehors des zones urbaines, mais méconnaît également leurs nombreuses pratiques féministes. Faisant écho au Dr. Boylorn, Minna Salami explique : « Les femmes africaines ont toujours trouvé des moyens de résister au patriarcat en manipulant les idées populaires sur la maternité, la religion ou le travail ». À bien des égards, les arguments justifiant la non-africanité du féminisme effacent le combat de nombreuses femmes qui ont défendu leurs droits sur le continent.

### **La place de la femme dans la société et la famille africaine**

Evidemment, la femme africaine est considérée comme un objet sexuel qui doit mettre au monde des enfants, les élever et faire les besognes autour et à l'intérieur de la maison (Santos 45). Bref, elle est reléguée à l'état de dépendance permanente. Il est incontestable que sans la contribution de la femme, le foyer africain aurait du mal à fonctionner. Ce sont les femmes qui s'occupent de l'éducation des enfants. Elle surveille leur bonne santé et apporte tous les soins dont ils ont besoin pour s'épanouir dans un milieu pauvre ou riche.

Les rôles sexuels de l'homme et sa femme se constatent aussi dans le fonctionnement de la cour familiale. La femme s'occupe du bois de chauffe, de l'eau, de la cuisine et de l'entretien de la maison. L'homme s'assure que rien ne manque dans la maison et que la femme et les enfants mangent à leur faim.

C'est la femme qui gère le stock de nourriture de la famille et décide ce que tout le monde mange, sans l'avis du mari parfois. L'homme apporte tout ce qu'il faut pour faire vivre la famille, mais c'est la femme qui a l'autorité sur la nourriture dans la cour. C'est le cas de toutes les familles en Afrique.

Pareillement, le rôle réservé à la femme dans la famille en Afrique peut se résumer en deux termes: production économique et reproduction humaine. Production économique a double titre: par ses travaux aux champs, la femme nourrit toute la collectivité (voir l'exemple de Makrita qui travaille aux champs de essentielle de richesse de la famille. La femme représente donc l'un des éléments les plus exploités du système traditionnel. Ce sont les jeunes qui constituent l'autre élément exploité.

D'ailleurs, en Afrique la femme n'est pas respectée particulièrement par son mari et les beaux-parents. Elle est humiliée, embarrassée et battue par son mari le plus souvent. Comme dit Abessola à ses fils, *Je vous le répète, battez vos femmes! Oui, battez-les! Même chose pour vos filles*. De plus, dans le roman *Sous l'orage* de Seydou Badian, on constate que Maman Tené

est souvent grondée à cause du singe Boubouny chez le père Benfa. Aussi, comme dans la pièce ***Trois prétendants... un mari***, au cours de la réunion pour la demande de la main d'une fille quand il s'agit du mariage, la décision est prise à l'insu de la fille. Il est ainsi possible de vendre la fille comme une chèvre au nom du mariage.

Bref, il est très clair que le rôle de la femme africaine dans la famille est bien défini et précis. Elle ne peut pas dépasser sa limite dans l'affaire de la maison à cause de la position qu'on lui donne dans l'organisation de la famille en Afrique. Ainsi, la femme est objet d'amour au lieu d'être sujet d'amour, une sorte de violence non dénoncée.

Longtemps considérée dans certaines coutumes africaine comme inférieure à l'homme et devait se soumettre à lui, ou du moins comme une personne devait seulement s'occuper de son foyer, la femme africaine a fini par se mettre à l'écart de toutes les sphères de décision même dans la société moderne. Son rôle principal est non seulement de s'occuper du foyer, mais aussi ; d'assurer la pérennisation de la famille : pour cela la femme sans enfant est peu considérée.

Pour finir, notons que la femme est peu reconnue dans la société et dans la famille africaine. Son avis n'étant presque jamais tenu en compte. Elle n'est pas consultée avant les prises de décision même pour ce qui la concerne. Toutes ces conditions dans lesquelles se trouvent les femmes africaines touchent notre écrivaine sélectionnée et constituent le fondement de son écriture.

### **La Présentation Des Lutttes Feministes Dans *C'est Le Soleil Qui M'a Brulee***

Les conditions qui paralysent des femmes à la recherche désespérée d'une maternité qui se fait désirer et qui tarde à se manifester dans une société où la femme sans enfant est automatiquement associée à l'arbre qui n'offre ni fruits ni ombre, donc bon à rien, inutile. Tout en s'inscrivant dans le même cadre, « des luttes féministes » de Beyala vont au-delà de la maternité pour essayer d'englober d'autres situations qui assujettissent la femme africaine. Dans cette partie du travail, nous allons relever quelques dimensions des luttes féministes présentées dans les écritures de Beyala.

### **La révolte contre le mépris de l'homme**

Écrire pour la femme, c'est rompre un silence pesant, un silence imposé. La femme qui lutte, se débat, écrit pour dire qu'elle existe et qu'elle souffre est caractéristique des protagonistes de Beyala. La difficulté de la femme à user de la parole est liée au caquetage masculin. La femme est souvent réduite au silence car l'homme monopolise la parole pour parler de choses abstraites ou de théories qui lui sont faciles de fomenter mais qu'il s'engage rarement à mettre en pratique. Face à un interlocuteur qui ne lui laisse aucune chance de placer une parole la narratrice nous dit:

*Ateba se tait. Elle continue de se taire. Elle adopte son air « tu as raison mais je n'en pense pas moins » et elle l'écoute déballer ses salades, parler, parler, les yeux déments, les narines folles, il ne se contrôle plus. Si elle ne fait pas attention elle va s'effondrer, ivre de mots. Évolution. Métissage culturel. Technologie. Tradition (98).*

En effet, dans *C'est le Soleil qui m'a brûlée*, Jean le séducteur catégorise les femmes en « épousables » et « les autres ». « Les premières » nous dit-il, « sont belles, distinguées, elles

savent prodiguer le bonheur autour d'elles » et les autres sont « celles que la tradition récuse mais qui poussent comme des ronces sauvages » (48).

Au mépris, Ateba répond par le mépris. Face à l'arrogance et l'ignorance de Jean, elle ne va pas se limiter à sublimer son amour pour lui, elle se détourne définitivement de tout ce qui est homme pour déverser tout son amour et sa tendresse aux femmes (non anti-femme) pour et par qui elle vit. Que cet amour soit authentique ou qu'elle se le soit imposé, Ateba s'éloigne de l'homme et le réduit à un rien en se vouant exclusivement à la femme.

Bref, les personnages de Beyala développent toutes des discours de refus qui leur permettent de se resituer dans l'espace et le temps. L'acte meurtrier d'Ateba peut être interprété comme le geste révolutionnaire qui seul peut mettre fin à une fragmentation créée par une existence non-choisie. Sélomk Ghanou nous dira que « le personnage littéraire est, au même titre que la littérature, perversion ou légitimation de valeurs préétablies, de schémas traditionnels érigés en système » (11). Nous allons voir maintenant comment dans ses écrits Beyala subvertit-pour ne pas légitimer-la mère patriarcale.

### **Le rejet de la mère patriarcale**

Si Senghor, Camara Laye, David Diop ou Bernard Dadier ont évoqué dans leurs écrits un visage sublime de la mère qu'ils se plaisaient à se remémorer au-delà des années, des frontières et des océans ; si Mariama Bâ a présenté au monde une mère admirable qui se range du côté de sa fille, lui apportant confort et soutien malgré les exigences d'une société aux règles rigides ; si encore Simone Schwarz-Bart a décrit des mères au courage sans égal qui assument, seules, les charges de leurs progénitures dans des foyers où les hommes ne sont que de passage ; Calixthe Beyala, elle, nous peint des mères déserteuses, des mères sangsues, des mères bafouées de dignité.

En effet, à travers ses personnages, elle tente de dénoncer la mère patriarcale complice de l'homme qui assure, permet et fait perdurer la domination du masculin sur le féminin. Il faudra entendre par mère patriarcale, la mère phallique, celle que, selon Lacan, l'ordre symbolique investit du pouvoir. Elle n'est donc pas nécessairement la mère naturelle.

De manière générale, Beyala fait la critique de la violation, de l'appropriation et de la commercialisation du corps de la jeune fille par ses parents, la mère plus particulièrement. Elle dénonce aussi la passivité des mères face à l'arrogance des pères et l'intériorisation de leur propre objectification ou chosification.

Dans les écritures de Beyala, nous voyons que ses héroïnes n'ont aucune gêne, elles pointent du doigt, accusent et usent des mots pour tenter de se libérer de leur dégoût et de leur mépris mais aussi, pour libérer leurs corps emprisonnés ou enfouis sous des « bananiers ». Voici comment Tanga décrit ses sentiments envers sa mère qui la soumet au rite de l'excision :

*Jusqu'ici je n'ai eu qu'une honte, la vieille ma mère. Cette honte est mon souffle non viable. Elle me persécute, me pourchasse, depuis le jour où la vieille ma mère m'a allongée sous le bananier pour que je m'accomplisse sous le geste de l'arracheuse de clitoris. Je la vois encore, la vieille ma mère, éclatante dans son kaba immaculé, un fichu noir dans les cheveux, criant à tous les dieux : -Elle est devenue femme, elle est devenue femme. Avec ça, ajoute-t-elle-en tapotant ses fesses, elle gardera tous les hommes (19-20).*

Un autre mythe que Beyala attaque dans ses œuvres est celui de la virginité. Aussi bien dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, *La négresse rousse* que dans *Assèze l'Africaine*, les héroïnes sont toutes soumises au rite de l'œuf pour la vérification de leur virginité. Assèze se souvient qu'elle ne restait pas trente jours sans passer au test : « grand-mère s'acharnait à faire de moi une épouse. Tous les mois, je subissais l'épreuve de l'œuf » (20). On peut comprendre l'obsession de la grand-mère car la mère d'Assèze est tombée enceinte peu avant son mariage. Ce qui a entraîné l'annulation de ce dernier et l'obligation pour sa mère de rembourser la dot déjà empochée et consommée. Pour cette raison, et parce qu'aussi le corps de sa fille représente de l'argent pour elle, la grand-mère d'Assèze en veut à mort à sa fille et répète avec amertume qu'elle leur a fait tout perdre.

### **La reconquête du corps et de soi**

La mère patriarcale confisque le corps de sa fille parce que son corps à elle a été confisqué et avant elle celui de sa mère l'avait été et ainsi de suite. Luce Irigaray raconte qu'une amie italienne lui a confié que, par expérience, elle sait que toutes les mères sont méchantes. Dans le cadre de son travail, des femmes plus âgées qu'elle et qui avaient presque toutes des enfants, n'ont cessé de l'intimider, de la blesser, en gros, de lui faire de la peine.

Les héroïnes de Beyala, chacune à sa manière, vont tenter l'expérience et on a l'impression que les unes réussissent alors que les autres s'arrêtent en cours de route. De manière intrinsèque, la rupture sous-tendue par une volonté de reconquérir le corps, est l'aboutissement d'une prise de conscience qu'une crise finit par déclencher. La reconquête du corps devient ainsi l'ultime phase d'une recherche de soi.

Le refus de la prostitution et le rejet de la maternité sont deux voies ouvertes à la femme pour explorer d'autres horizons, d'autres possibilités de relations à soi différentes, sinon divergentes de celles qu'on lui prépare. Une autre manière de s'affirmer est le refus du mariage. L'institution matrimoniale est en effet vu par certains comme le plus astucieux procédé qu'ait inventé l'homme pour assujettir la femme. Considéré comme un commerce entre hommes, le mariage séquestre et emprisonne le corps de la femme dans une servitude programmée pour durer à vie.

Dans son livre, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Luce Irigaray déclame ;la femme est traditionnellement valeur d'usage pour l'homme, valeur d'échange entre hommes. Marchandise, donc. Ce qui la laisse gardienne de la matière, dont le prix sera estimé à l'étalon de leur travail et de leur besoin-désir par des « sujets » [...] les femmes sont marquées phalliquement par leurs pères, maris, proxénètes » (31).

D'après ce discours et d'autres semblables, l'homme qui offre une dot à sa future femme ne fait que l'acheter d'un père, frère ou mère patriarcale. Ainsi, on peut comprendre pourquoi le thème de la dot revient sans cesse dans l'œuvre de Beyala. Si les mères de ses protagonistes s'acharnent à faire conserver à leurs filles leur virginité, c'est apparemment en rapport à la quantité de moutons, de bœufs et d'argent qu'elles souhaitent encaisser. La fille qui n'a pas su se garder n'est pas bien dotée, et si par malheur une maman, ou grand-mère a dévoré l'argent avant le Jour-j, alors que monsieur a été devancé, il faudra payer d'une manière ou d'une autre.

## Conclusion

Après cette analyse, nous pouvons conclure sans hésitation que l'écriture de Beyala est par et pour la femme, et les thèmes qu'elle développe peuvent être facilement qualifiés de féminins. Elle traite du mutisme des femmes en Afrique qu'un patriarcat impose et ses protagonistes sont à la recherche de la parole libératrice. Cette libération de la parole s'accompagne d'une récupération du corps car, la femme africaine n'est pas seulement opprimée dans son discours entravé, elle l'est aussi dans son corps.

Le corps de la femme occupe une place centrale dans l'œuvre de Beyala. La jeune fille en est dépossédée très tôt par des pratiques traditionnelles que des mères symboliques font perdurer pour des raisons égoïstes. Ces pratiques renforcent le pouvoir masculin et confirment à l'homme son droit de disposer et d'user du corps de la femme comme bon lui semble. Femmes rebelles, femmes combattantes, les héroïnes de Beyala se désolent de leur situation mais elles ne croisent pas les bras dans une attitude déconcertante. Elles défient père, mère et société pour aller à la reconquête d'un corps et d'une identité confisqués. Soumises ou indolentes en se croyant sans recours face à un sort scellé, une crise les mène vers une prise de conscience qui se matérialise par la révolte. Révolte contre la mère, révolte contre la société et ses règles pro-phalliques, révolte contre soi-même pour avoir tout endossé.

Ainsi, les personnages de Beyala se refusent d'être des marchandises à écouler ou des objets qu'on se procure, elles rejettent le mariage qu'elles assimilent à un contrat d'esclavage. Elles souhaitent être des mères à leur manière, se refusant d'être des porteuses ou des pondeuses soumises à d'éternelles douleurs pour engendrer des enfants sans enfance. Elles parlent de leurs désirs et cherchent la jouissance rompant avec des tabous et des règles qui les confinaient dans une pudibonderie exagérée et étouffante.

## Bibliographie

Bâ, Mariama. « *La Fonction Politique des littératures africaines écrites.* » *Écritures Françaises dans le Monde* 3 (1981): 3-7.

Bâ, Mariama. *Une Si Longue Lettre*. Dakar: N.E.A, 1979.

Beyala, Calixthe. *Amours Sauvages*. Paris: Albin Michel, 1999.

— . *Assèze l'Africaine*. Paris: Albin Michel, 1994

— . *C'est Le Soleil qui m'a brûlée*. Paris: Librio, 1987.

— . *La Nègresse rousse*. Paris: J'ai Lu, 1997.

Borgoman, Madeleine. « Calixthe Beyala: une écriture déplacée. » *Notre Librairie*, 125 (1996): 72-4.

Frank, Katherine. "Feminist Criticism and the African Novel." *African Literature Today* 14 (1984): 34-48.

Gallimore, Rangira Béatrice. *L'Oeuvre Romanesque de Calixthe Beyala*. Paris: l'Harmattan, 1997.

Irigaray, Luce. *Je, Tu, Nous: Toward a Culture of Difference*. Trans. Alison Martin. New York: Routledge, 1993.

— . *Ce Sexe qui n'en est pas un*. Paris: Les éditions de Minuit, 1977.